

lâche Nelson, de suivre le mouvement, il tant se dévouer patriote ou bureaucrate. La peur n'est bien des patriotes malgré eux. L'affaire d'Odetown est la seule à laquelle j'ai assisté, et j'ai été à même de me convaincre de la vérité de ce que j'avance, en disant qu'il y a des gens qui ne marchaient que par la crainte. En arrivant sur le plateau faisant face à la maison fortifiée, la plus grande partie des hommes se répandit dans la plaine à la droite; sur la gauche, il n'y eut qu'une poignée d'hommes courageux qui furent s'embusquer derrière une grange et commencèrent le feu. La plus grande partie des canadiens était hors de la portée du fusil, à genoux, le visage dans la neige, priant Dieu et ne remuant pas plus que des saints de pierre; plusieurs restèrent dans cette position tout le temps que dura le feu. Oh! pitié pour de tels hommes; il a fallu être bien fourbe et bien adroit pour amener à la révolte de semblables gens! Il est certain que si l'on demandait à quelques uns, ce qu'ils voulaient et ce qu'ils espéraient, qu'ils ne sauraient répondre.

Alors je fus enfin convaincu que le Dr. Nelson n'était qu'un lâche et vil moteur de troubles, qu'un voleur de honte qui fuyait avec l'argent, laissant massacrer des gens qui, sans ses perfides insinuations, seraient tranquilles dans leurs chaumières dont il ne reste plus que la place. Je n'ai jamais eu d'arrestés à feu, je plouai moi-même sous mes pieds, le sabre dont j'étais armé; mon parti était pris: sauver des malheureux, s'il était possible; je courus la plaine, demandant au milieu des balles, ce qu'était devenu le Dr. Nelson. Mais des centaines d'hommes allaient souffrir pour un seul coupable; le misérable avait profité du moment où les troupes étaient occupées pour gagner la frontière par un détour. Je restai paisible spectateur de l'action, n'attendant que le moment de pouvoir me livrer et traiter du salut de tous ces malheureux; mais bientôt une vingtaine de bureaucrates sortis du bois imprimèrent une telle frayeur aux Canadiens que bientôt la petite armée ne fut plus qu'un troupeau fuyant à toutes jambes. A pied et entouré seulement de quelques cavaliers, je voulus attendre que l'on se mit à notre poursuite pour me rendre, mais on nous laissa faire à notre aise. F arrivai des derniers à Napierville; les officiers étaient rassemblés et s'occupaient de placer des gardes. C'est alors que je signifiai hautement, que, ayant été trompé et pouvant juger par moi-même de toute la stupidité d'une pareille entreprise, n'ayant prêté aucun serment ni reçu aucun argent, pas même mes frais déboursés, je me regardais comme entièrement libre de mes actions et nullement lié à la cause des malheureux Canadiens. J'invitai tous ces messieurs à faire comme moi, et l'on décida à se séparer.

Nous partîmes une douzaine ensemble. Nous prîmes les bois pour éviter les postes de nos gens qui nous eussent arrêtés, et, au point du jour, je laissai tout le monde sur la frontière auprès de Champlain, et dans la compagnie d'un seul homme que je connais à peine de vue. Je sortis du bois et fus me rendre à un jeune homme que je vis au loin, armé d'un fusil. Je voulais demander à être conduit de suite devant un officier supérieur, mais ne sachant pas un mot d'anglais, je ne pus me faire comprendre. Je fus mené de poste en poste. Enfin à Lacolle je demandai à des officiers la permission d'écrire une lettre à son excellence; l'on me répondit que oui, mais je restai toujours garotté et ce n'est qu'aujourd'hui, à Montréal, que je puis exposer devant les yeux de son excellence tout ce que je puis savoir. C'est une haine et un mépris profond qui m'anime contre le Doct. NELSON et ses complices.

Je n'ai pu voir, sans frémir de colère, un seul homme méditer de sang-froid, et avec connaissance de cause, la perte de tout un peuple, et cela pour un vil intérêt. Je tiens de lui-même que la seule ville de Montréal lui a envoyé plus de 20,000 piastres. Qu'a-t-il pu faire de cet argent? Les églises pillées, les particuliers rançonnés, la masse des paroisses enlevée. Un tel homme mérite d'être poursuivi et atteint par les lois, dans quelque pays qu'il puisse se sauver. Rien au monde ne peut autoriser le vol et la violence.

Contre l'officier Touvrey et moi, il y a encore à la frontière des officiers français et polonais qu'il a su tromper comme nous. Je les connais en partie; qu'il me soit

permis de les désabuser, que mon exemple leur profite, et je garderai une reconnaissance éternelle à Son Excellence.

Que l'on me permette d'employer la voie des journaux américains et français à New-York, pour poursuivre les traîtres et les lâches au tems des malheurs présents. Ils savent par leurs mensonges et leurs fausses apparences de dévouement exciter des sympathies; mais à New-York, je connais grand nombre de négocians. J'ai fait mon devoir d'homme d'honneur, je n'ai pas tourné le dos devant le feu des flammes du gouvernement, je suis resté, malgré toute ma répugnance, je ne suis pas un aventurier, je tiens à une famille recommandable; on me croira, car ma conscience me dit que je n'ai rien à me reprocher. Je connais plusieurs des rédacteurs de journaux français, je les ferai parler afin que l'on reconnaisse partout les traîtres.

Pendant 5 jours je me suis vu dans les rangs des ennemis d'un gouvernement ami et allié de ma patrie. Voilà ma faute, rien ne me coûtera pour la réparer: voilà pourquoi, pouvant me sauver comme un lâche, j'ai préféré rester et me fier à la générosité du gouvernement; je ne serai pas obligé de baisser les yeux et de rougir, quand l'on parlera de cette malheureuse affaire. J'ai empêché le mal autant qu'il a été en mon pouvoir, mais cela ne suffit pas jusqu'à ce jour, que l'on m'emploie au service de la bonne cause et j'engage ma parole d'honneur de réparer par tous les services possibles et exigibles, quelques jours d'égarément.

L'on verra bien comprendre ma situation, j'ai la tête encore toute frappée des malheurs dont j'ai été le témoin. Je suis accablé de fatigue; cette narration est bien incomplète, sans doute, j'ai omis bien des choses, mais outre qu'il me répugne d'être le délateur de gens que je ne nomme pas, ma conscience en me faisant un devoir de communiquer tout ce qui peut empêcher le malheur des vaincus, m'empêche aussi d'être correct autant que je le voudrais bien. Si quelques autres renseignemens auxquels je puisse fournir matière, peuvent devenir nécessaires, je le répète, rien ne me coûtera pour y satisfaire.

Je jure sur l'honneur et devant Dieu que tout ce que j'ai écrit est vrai, et que s'il y a quelques erreurs que j'ignore, ce ne peut être que dans ce que j'ai entendu dire et non pas dans ce qui s'est passé devant moi.

Je jure aussi d'être toujours l'ennemi acharné du Dr. NELSON, de le poursuivre jusqu'à ce que je puisse lui reprocher son infamie devant le monde entier, si c'est possible.

Fait à la prison de Montréal,  
ce 14 novembre 1838.

CHS. HINDENLANG.

Reconnu devant moi,  
en la prison de Montréal,  
ce 14 novembre 1838.

P. E. LECLERE, J. P.

## LE FEUILLETON, OU SUPPLEMENT DU FANTASQUE.

QUEBEC, MERCREDI 21 NOVEMBRE, 1838.

LA REBELLION.—Il paraît maintenant assez bien établi que la rébellion est presque généralement supprimée dans le district de Montréal. Si nous devons juger de tous les faits rapportés jusqu'ici et les accepter comme véritables, que devons-nous croire, que devons-nous penser des évènements qui se sont précipités avec tant de rapidité depuis quinze jours seulement et qui ont tant changé la face des affaires du pays? Que penser des chefs qui ont osé si gauchement la trame qui plonge des milliers de familles dans une ruine dont rien ne saurait désormais les tirer? Que penser de ces hommes simples qui, suivant des fous ou des scélérats, se sont jetés dans une route dangereuse sans s'enquérir des moyens de salut, sans offrir un effort à l'envahissement de l'orage? Enfin que penser de ces "hommes de lettres," de ces "philantropes," de ces hommes qui se sont chargés de la tâche "d'éclairer, d'améliorer l'espèce humaine, de travailler à sa prospérité" et qui hurlent éternellement la vengeance, qui répandent volontairement et sciemment de fausses erreurs, qui rajouissent des préjugés qui tolèrent seulement les siècles d'ignorance et de barbarie qui démentent aux puissans, (presque toujours, hélas! trop bien disposés à flatter de tels vœux,) des flots de sang, innocent et coupable, comme un gage de protection et de justice, comme la douce récompense d'une